

# Polar à la française : treize ans de bonheur !

PAR JEAN-PIERRE DELOUX

Délaissant le roman politisé et militant, le polar est devenu la chronique de la noirceur des jours et de la durée des temps. Bilan d'une période qui a vu la fin du phénomène néo-polar.

**T**reize ans déjà depuis le numéro 194, d'avril 1983, du *Magazine littéraire*, devenu, bien sûr, un *collector*. Un dossier qui faisait lui-même le bilan de vingt ans de littérature policière. Une somme et un bail !

Cette période a vu la fin du phénomène *néo-polar*, appellation médiatique désignant de jeunes (et moins jeunes) auteurs français regroupés en une sorte d'école informelle autour du regretté Jean-Patrick Manchette, dont le dernier ro-

man, *La Position du tireur couché*, publié dans la Série Noire (n° 1856) remonte déjà à deux ans. Certains y voient un ultime adieu au polar. L'avenir nous prouvera le contraire quand Rivages/Thriller publiera, à la rentrée prochaine, *La Princesse de sang*.

A bien des égards, 1983 fait figure de tournant. Fini le polar à la papa avec ses caves et ses truands embourgeoisés et bedonnants ; fini le roman noir bien glauque et narcissique relevant davantage du journal intime ou de l'écriture expérimentale que du roman avec une histoire bien struc-

turée aux personnages carrés et typés ; terminé le récit policier bâclé à la husarde pour des collections populaires hélas défuntes ; foin du polar polisson noir et rose remplacé par du porno pur et dur et ras-le-bol dans le public du roman politisé qui vous prend la tête, alors que la France béate est encore en plein état de grâce, depuis la victoire socialiste de 1981. Avec la Gauche au pouvoir, à quoi peut bien servir un polar politisé et militant, venimeux et critique, dénonçant les hommes et les institutions, alors que l'avenir s'annonce rose ? A rien bien sûr ! Quand on va bientôt raser *gratis* !

Le réveil sera difficile, quand les lendemains déchantent, et que l'aube est toujours glauque et sale.

**Polarisation de la réalité.** Et puis, rapidement, commençant tel un lent glissement de terrain, pour se terminer en tremblement de terre au ralenti, la réalité finira par prendre le pas sur la fiction policière. La moisson rose vaudra bien la *Moisson rouge* de Dashiell Hammett. L'observateur impartial sera bien obligé de constater la polarisation de la société française et son caractère criminogène. La réalité devient un polar où se bousculent corruption politique, rackets des grosses entreprises, contributions suggérées des petites et moyennes, valse des fausses factures, pots de vin et tournées générales à la santé de l'électeur et du cochon de payant qui n'en finissent pas de raquer. Les députés et autres politiciens de tous bords donnant l'exemple, comme dans les romans de Serge Quadrupani à la Série Noire.

La Bourse atteignant ses plus hauts, chacun veut sa part du gâteau : les *papy-raiders* abandonnent leurs retraites douillettes et luxueuses pour participer aux OPA, bénéficier des indiscrétions et s'enrichir encore plus grâce à leurs relations politiques. Les cols blancs s'y mettent à leur tour, et l'ineffable Nanard en tête, suivent les chevaliers d'industrie et autres barons-marrons de moindre envergure.

C'est la république des copains et des coquins, avec en prime quelques cadavres malvenus ; une éminence grise spécialiste des affaires secrètes de l'Etat et conseiller ès vie privée du président trouve du dernier bon goût de mettre fin à ses jours à l'Elysée. L'opinion trouve cela normal ! Le Premier ministre se suicide au cours d'une promenade avec l'arme de service

**La réalité devient un polar où se bousculent corruption politique, valse des fausses factures, pots de vin...**

de son garde du corps qui, comme les clés du pouvoir, traînait dans la boîte à gants. Cela fait un peu désordre mais terriblement français ! L'opinion trouve (encore) cela normal ! Surtout quand on lui désigne le véritable coupable, un journaliste qui, naturellement, a la rage mais que nul ne s'aventure à traîner en justice, en dépit de ses succès ravageurs peignant sans aucune aménité les coulisses d'un palais finissant par ressembler à un coupe-gorge. Passons sur les trucages du GIGN, les écoutes paranoïaques et délirantes d'Ubu, les bavures nationales ou internationales débouchant sur des génocides. On peut imaginer ce qu'aurait recréé Balzac ou ce que pourrait faire James Ellroy de ce matériau qui plonge ses racines dans plus d'un demi-siècle de notre histoire.

**Un roman noir intimiste.** Il ne se passa rien, sinon l'expression d'un vaste dégoût qui se traduit par un polar français égotiste et personnel, chacun traitant de ses problèmes personnels, encore accentués par le sida et, bientôt, par le chômage et ses conséquences, l'exclusion, les petits boulots, les deals ou les casses médiocres pour survivre au jour le jour, la fuite dans la drogue ou l'alcool pour oublier une réalité sans espoir, les longues déambulations qui ne mènent nulle part, les suicides quand on arrive au fond du rouleau. Le polar français devint une chronique, plus ou moins bien écrite, de la noirceur des jours et de la dureté des temps.

De même que le héros positif avait fait son temps et était remplacé par le marginal ou le citoyen lambda, la ville, comme on l'avait prévu, en 1983, cédait le pas à la périphérie et aux banlieues, voire à ce que l'on commence à qualifier de *zones franches*. Le polar se décentralisait, et il

n'était plus circonscrit à la seule ville-lumière et ses alentours.

On ne bascula point pour autant dans le roman policier régionaliste et folklorique avec en prime la couleur locale et les recettes de grand-mère mais différents auteurs provinciaux, par ailleurs représentants de premier plan de notre roman policier national, en profitèrent pour devenir les chroniqueurs éclairés de leur belle et criminelle province.

**Le roman policier décentralisé.** Ainsi Michel Quint, amoureux des beffrois des Flandres et d'Artois (*Sanctus* publié au Terrain Vague), mais qui n'en dédaigne pas pour autant l'atmosphère d'un petit port méridional (*Billard à l'étage*, Rivages/Noir n° 162) ou Didier Daeninckx inspiré par le purgatoire des petits juges, Hazebrouk (*Le Géant inachevé*, Série Noire n° 1956), et le plat pays en général, *La Mort n'oublie personne* (éd. Denoël). L'Est, avec la profonde sylve vosgienne, c'est Pierre Pelot avec son magnifique et terrible *Natural Killer* (éd. Vertiges) ou *La Nuit sur terre* et, récemment, le jubilatoire *Les Caïmans sont des gens comme les autres* (éd. Denoël).

Alpiniste à ses heures, José Giovanni pourrait fort bien incarner l'écrivain alpin avec *Meurtre au sommet* (Série Noire n° 866), mais avec son admirable recueil de souvenirs, qui est l'un des plus attachants livres publiés l'année dernière, *Il avait dans le cœur des jardins introuvables* (éd. Laffont), il nous offre une juste et savoureuse, parfois, évocation de l'âme corse. Qualités que l'on retrouve aussi dans le tragique *Corsica Blues* de Jacques Mondolini (éd. L'Atalante).

Quelque peu délaissée, malgré Nanard et l'OM, la grande et belle cité phocéenne retrouve sa juste place grâce à différents nouveaux venus : Philippe Carrese avec *Trois jours d'engatse* (Fleuve Noir), *Les Chapacans* de Michèle Courbou (Série Noire n° 2341) ou le très sympathique polar de Jean-Claude Izzo, *Total Khéops* (Série Noire n° 2370) qui obtint un fort mérité Trophée 813 du meilleur roman français, en 1995.

Naturellement, Pierre Magnan incarne la Provence et, plus spécialement, la Haute-Provence qui inspira Giono. Lui, patiemment, il tisse et déroule ses fils, captant l'esprit et la lumière qui font de son pays le marchepied du Paradis. Nul

doute que l'apprenti ne finisse par dépasser le maître...

Nice et la Côte d'Azur ont désormais leur chanfreu désespéré qui sait parfaitement reconstituer l'atmosphère d'un marché ou de l'un de ces bars où l'étranger n'est pas forcément toujours le bienvenu. Avec Patrick Raynal, la Côte a des airs de Californie mais il faut savoir le lire par-delà les néons, du côté de la place de Turin, sous les arcades, dans cette sorte de non-lieu qui fait penser à Pavese (*Né de fils inconnu* ; *Fenêtre sur femmes*, aux éditions Albin Michel).

Pour les lecteurs qui préfèrent les Alpilles, une seule et bonne adresse, l'hôtel des Antiques à Saint-Rémy-de-Provence et son parc gigantesque où l'on peut lire au frais *Un Démon au paradis* (Série Noire n° 2301) de Marvin Albert, qui s'y déroule justement ! On peut faire confiance à l'auteur quand il vous recommande de dîner au *Café des Arts*, adresse d'ailleurs partagée par Marc Villard, dont il faut impérativement lire le dernier roman, *Rouge est ma couleur* (Rivages/Noir n° 239) et les nouvelles sèches et désespérées qui l'accompagnent.

Le gardois Michel Lebrun dépasse lui les clochers querelleurs en prenant de la vitesse, de la distance et surtout de la hauteur en empruntant *L'Autoroute* (Rivages/Noir n° 165) qui est un monde à

**Les rapports que commence à entretenir le polar avec l'informatique et la science-fiction favorisent l'éclosion de nouveaux talents.**

lui tout seul, et quel univers ! A vous déguster en beauté de la chignole ; dans le TGV, au moins on peut lire.

Finissons ce périple par la Bretagne où Hervé Jaouen (les cinq romans de son recueil *Toutes les couleurs du noir*, éd. Denoël, permettent de se faire une idée des palettes de son talent et de son évolution) et Jean-François Coatmeur (l'admirable *Des Croix sur la mer*, éd. Albin Michel) tiennent toujours le haut du pavé.

Paris, à part Marc Villard, déjà cité, et qui se restreint à un périmètre Clichy/Barbès, ne semble plus inspirer grand monde, comme si les architectes-bétonneurs de la Cinquième République avaient fini par avoir raison et des Parisiens, dont on sait qu'ils sont essentiellement composés de provinciaux, et des écrivains et autres marchands de rêves.

Avec Malet s'en va l'un des derniers piétons de Paris et écrivain de Paname, et l'on peut se demander qui reprendra le flambeau pour décrire les grandes abominations que l'on nous prépare encore.

Les rapports que commence à entretenir le polar avec l'informatique et la science-fiction ne manqueront pas de faire éclore des talents nouveaux. Comme c'est déjà le cas avec Demouzon (*Dernière station avant Jérusalem*, Série Noire n° 2348) et avec Dan-

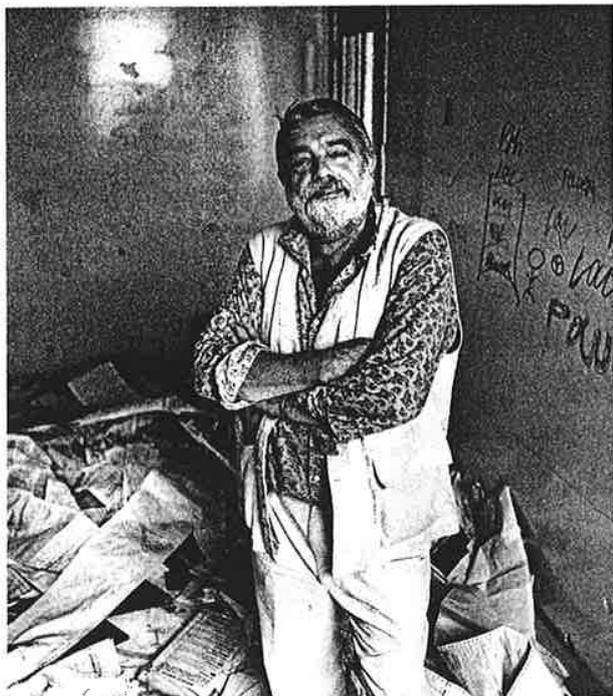
tec qui, avec *Les Racines du mal* (Série Noire n° 2379), explore déjà cette nouvelle jungle aux puces mortelles, avec Dessaint qui nous entretient de la folie au quotidien (*Une Pieuvre dans la tête*, éd. de L'Incertain) ou Pagan qui transcende modernité et post-modernité pour conjurer ses démons intérieurs, tout en exorcisant nos grandes peurs, dans un Paris à la fois réel et mythique (*Tarif de groupe*, Rivages/Thriller).

D'autres nouveaux venus choisissent, eux, la parodie et la comédie noire, tels Jean-Jacques Reboux (*Le Massacre des Innocents*, éd. Baleine), Pierre Filoche ou Jean-Pierre Andrevon (*Le Dernier dimanche de Monsieur le Chancelier Hitler*, éd. Caille) ou la parabole, ainsi Jean-Bernard Pouy avec *La Belle de Fontenay* (Série Noire n° 2290). D'autres enfin se regroupent pour redonner vie avec la série du *Poulpe* au héros de romans populaires, mais le sel s'est affadi... Dommage pour le coup de nostalgie !

**Le polar littérisé.** Jean-Patrick Manchette et Michel Lebrun nous annonçaient depuis près de vingt ans sa venue. Non pas à la manière du Baptiste annonçant le Christ mais davantage dans le registre de l'autre saint Jean, celui de Pathmos, prédisant l'Apocalypse, ou, plus encore, avec le ton d'effroi qu'il convient aux prophètes d'adopter quand ils précèdent l'Antéchrist.

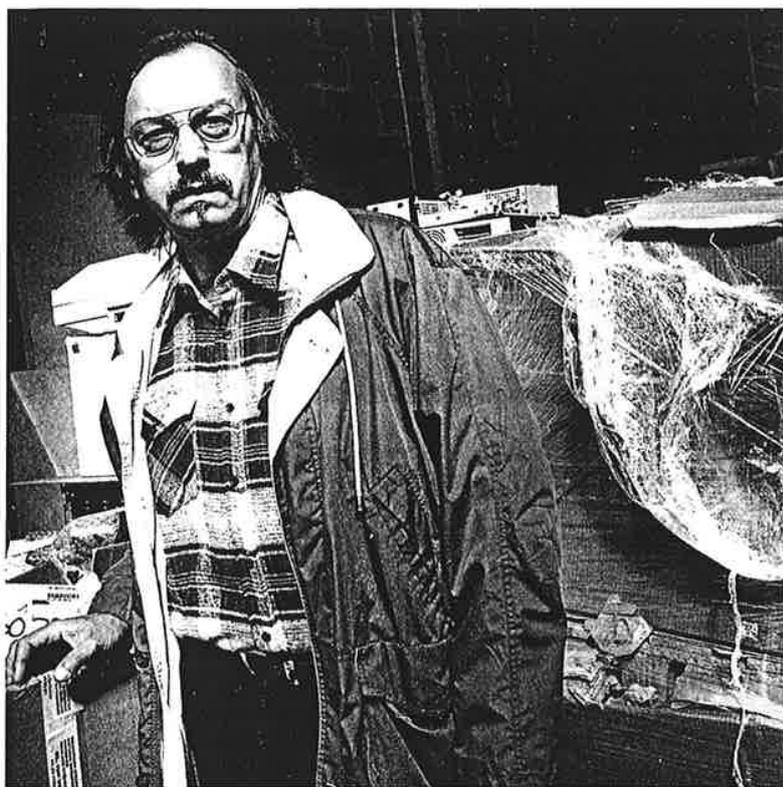
Il est venu lentement et insidieusement, s'avancant masqué en prenant, notamment dans la « prestigieuse » collection *Crime Parfait* (éd. Mercure de France), les visages contrastés de Suzanne Prou, Roger Peyrefitte, Didier Decoin, Jean Raspail, Pascal Lainé, Lartéguy et, même, Jacques Laurent, dont ce n'était pas le coup d'essai et qui en écrivit, pourtant, quelques-uns sous pseudonymes à ses débuts. Ce fut catastrophique ! Mais cependant exemplaire car cela prouve bien qu'écrire un polar ne s'improvise pas. Le seul qui s'en sortit honorablement fut Gilles Perrault, avec *Le Dérapage*, sans doute grâce à ses qualités de journaliste et à sa fréquentation des faits de société.

Pourquoi de tels échecs ? Le polar demande un certain regard dû à une certaine expérience de la vie, à une certaine manière d'analyser la réalité. Il y a la part de l'inné chez le créateur de polars ou de romans noirs, cela ne s'apprend pas en li-

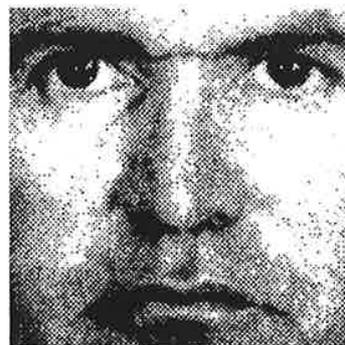


ALAIN POTTIGNON

Michel Lebrun



Didier Daeninckx



Claude Lucas



Hervé Jaouen

sant mais sur le tas, en déambulant dans la rue, en prenant des coups, dans tous les sens du terme, dans les bistrotts, en discutant avec des inconnus. Bref, en vivant, et en écrivant... C'est avant tout une question d'expérience et de regard porté sur le monde, les mots viennent alors, naturellement.

**La prison, atelier d'écriture du polar ?** L'ennui né de la prison suscita nombre d'écrivains, les exemples sont nombreux de Sade à Mesrine, en passant par Lacenaire, Verlaine ou Genet, et, encore, Giovanni (*Le Trou*), Chester Himes et Bunker, pour ceux que la prison inspira directement et dont l'écriture permit de combattre l'enfermement.

Pour d'autres, l'enfermement devint une manière de réconciliation avec soi-même, une façon de se retrouver et de renouer avec un monde, dont, dès l'enfance, on se sentait déjà exclu.

Tel est le cas de Claude Lucas, condamné une première fois pour le meurtre d'un proxénète à cinq ans de prison avec sursis. C'est dire qu'il avait des circonstances atténuantes. Déserteur, il est arrêté pour vol et port d'armes et de-

vra, ainsi, subir sa peine. Suivront d'autres condamnations pour hold-up et attaques à main armée. A nouveau la prison où il reprend ses études, passe son baccalauréat et suit un premier cycle de philosophie. Libéré, il prend la fuite après un nouveau hold-up, se réfugie en Espagne où il est arrêté, avant d'être extradé en France où il attend d'être jugé.

Avec *Suerte*, il n'a pas voulu écrire ses mémoires mais un roman, sans doute pour établir une plus grande distance avec l'homme qu'il a été et, même, celui qu'il est devenu. Ce roman est cependant largement autobiographique dans la relation de certains faits. Il l'est encore plus dans l'évocation de la personnalité de l'auteur, authentiquement *étranger* à ce qui l'entoure, et qui n'en finit pas de se cogner la tête contre les murs et l'existential, quand il ne se pose pas de problèmes métaphysiques.

Faux thriller mais authentique roman noir, *Suerte* raconte la vie d'un homme totalement atypique, que la société a rejeté depuis la naissance et qui, pour se venger, et comme aussi pour se punir, s'est exclu de la vie et de la société dont il transgresse délibérément les lois.

Admirateur de Levinas, ce braqueur métaphysicien ne tente nullement d'échapper à son destin qu'il assume totalement, jusqu'au bout d'une écriture qui a déconcerté et choqué la plupart des éditeurs. Une chance finalement pour Claude Lucas qui a trouvé un havre de paix et un espace de liberté dans la célèbre collection *Terre Humaine*, fondée et dirigée par Jean Malaurie, chez Plon.

Ce texte qui aurait aussi bien pu paraître dans *La Noire* (Gallimard) ou *Ecrits Noirs* (Rivages), s'il avait été proposé à ces collections aussi éclectiques que non conformistes, témoigne bien que seuls les mots et l'écriture du roman noir peuvent traduire et restituer la quotidienneté et la contemporanéité de certaines tragédies et expériences humaines. Il y va de la crédibilité et de l'authenticité d'une littérature qui ne s'apprend pas avec un mode d'emploi mais, tout simplement, en la vivant, aussi dure et difficile soit-elle. A cet égard, l'apparent détachement de Claude Lucas porte en lui quelque chose de terrible, d'indicible que nul pardon, nulle reconnaissance ne peuvent effacer : un irrémédiable mal de vivre qui en fait tout le prix. C'est cela aussi l'innocence... □